

FILM

Le crime de l'oubli

Avec "Old Boy", Park Chan-Wook signe un chef-d'oeuvre dans le genre du thriller intelligent. Histoire d'un homme forcé au moyen d'une violence extrême à se confronter avec son passé coupable.

Un homme dans une station de police, très saoul, sa chemise est ouverte, il porte des ailes blanches. Coupe. Interrogatoire violent, coups. Coupe. L'homme avec son copain, encore en train de se saouler. Dans une cabine téléphonique, il appelle sa fille, son copain reprend le récepteur. Lorsqu'il se retourne, l'homme a disparu. Tout ce qui reste de lui n'est qu'un sachet en papier avec les ailes. Coupe.

C'est maintenant que commence l'horrible histoire de Oh Dae-Soo, joué par Min-Shik Choi, connu grâce à "Ivre de femmes et de peinture". Enlevé par un inconnu, il est séquestré dans un appart merdeux. Tortures, maltraitance, nourriture répugnante, drogues, tentatives de suicide, puis volonté de vengeance. Son seul compagnon: une télévision. Un jour, il apprend dans les nouvelles qu'il aurait tué sa femme. Il comprend qu'en fait, quelqu'un veut se venger de lui. Il commence à noter dans un journal "toutes les mauvaises choses que j'ai pu faire aux autres" et qui pourraient être à l'origine de cette vengeance. Après quinze ans, il est libéré de sa "petite

A l'Utopia

prison". Mais le monde ne s'avère être qu'une plus grande prison, et son vengeur le force à rechercher les raisons de la violence qu'il continue à subir.

L'extraordinaire dans ce thriller qui n'en est pas vraiment un, c'est justement l'inversement des rôles. "C'est le

comment qui compte, pas le qui," dit le vengeur. On ne cherche pas le tueur, c'est le tueur qui doit chercher le motif du vengeur et le comment de sa vengeance. La violence omniprésente dans le film, en devient en même temps plus esthétisée et plus difficile à supporter. Le point de vue choisi met l'audience dans la peau de Oh-Dae-Soo, elle subit ce qu'il doit subir, en se demandant si cette violence est peut-être justifiée.

Cette odysée sanglante est mise en scène par le cinéaste

coréen Park Chan-Wook avec des images impressionnantes, mais maîtrisées, où la misère du studio-prison, le vide des buildings, les couloirs souterrains ont une touche de beauté morbide. Les bagarres, sans être gratuites, ressemblent à des chorégraphies ou à des fresques. Ce n'est pas un hasard, puisque le film se base sur un "manga", un cartoon japonais. Les scènes courtes, les coupes et les flash-back soulignent le rythme rapide. La musique y est pour quelque chose: dès le premier instant du film, elle est là, tango

dramatisant ou techno accélération, puis valse-déprime, puis c'est le silence, puis elle reprend à une allure presque classique. D'ailleurs, un extrait des "Quatre saisons" de Vivaldi, placé au bon moment, ironise le sort de Oh-Dae-Soo. A elle seule, la bande de son est une petite merveille.

L'ironie, très présente au début du film disparaît de plus en plus au profit de la résolution tragique du mystère. C'est là un des reproches que l'on pourrait faire au réalisateur, pour le reste magistral: le dénouement un peu laborieux de cette histoire absurde lui fait perdre son effet. Le film plonge dans une fin tragique trop longue et compliquée pour vraiment nous émouvoir et nous faire ressentir les conséquences mortelles du crime dont Oh-Dae-Soo est coupable - avoir "trop parlé" et "simplement oublié". L'autre reproche qu'on pourrait faire, c'est que contrairement à "Kill Bill" par exemple, le rôle des femmes est ici désespérément traditionnel.

Film culte en Corée, "Old Boy", chouchouté par Quentin Tarantino a reçu le Grand Prix à Cannes cette année. Autant vous dire qu'il s'agit d'un film plutôt intellectuel, regorgeant de messages, de citations, de doubles sens et de renvois. Fans de karaté s'abstenir.

Renée Wagener



Un homme en colère: Oh-Dae-Soo (Min-Shik Choi) veut se venger, mais de qui et pourquoi?

JAZZ

Je chante donc je suis

La chanteuse-pianiste-poétesse de jazz Patricia Barber sera de passage à l'Atelier, dans le cadre de "Live at Vauban".

Roby Schuler, l'organisateur des festivals "Live at Vauban" et "Printemps musical" adore les chanteuses de jazz. Hormis Diana Krall, que l'on a pu entendre à Wiltz et à Dudelange, il aura fait venir le gratin des voix jazziques féminines à Luxembourg: Dee Dee Bridgewater, Astrud Gilberto, Jane Monheit, Dianne Reeves et Cassandra Wilson. Choix affectif mais aussi économique, car les voix et les mots se vendent bien mieux que la musique purement instrumentale - trop abstraite pour le grand public? Bien que légèrement moins cotée que les divas précitées, Patricia Barber avait fait salle comble lors de son premier passage à l'Atelier l'année dernière, tout comme à l'Arsenal à Metz, où une partie de son tout récent CD "A fortnight in France" a été enregistrée.

Fille d'une chanteuse de blues et d'un musicien de jazz mort des suites de l'alcoolisme, elle s'adonne à des études de piano et de psychologie. Voulant entamer une carrière de musicienne, elle envisage d'abord la sobre voie classique, mais choisit finalement le jazz, "parce que les musiciens de jazz s'amuse beaucoup plus que les musiciens classiques". Mais elle s'étonne que l'on veuille surtout l'engager comme chanteuse, alors qu'elle se sent plutôt pianiste. Elle combine alors les deux disciplines, mettant ses aptitudes

pianistiques légèrement en retrait, sans renoncer toutefois à s'accompagner en permanence soi-même sur les touches noires et blanches. Basée à Chicago, elle élargit peu à peu ses cercles, et après douze années de carrière, elle décroche en l'an 2000 un contrat chez le label Blue Note, ce qui la lance définitivement sur le circuit international.

Adeptes des sonorités en demi-teintes, Patricia Barber aime déployer sa voix sur des tempi médiums ou lents. Elle ne scatte pas, ne réalise pas des vocalises prodigieuses, et se limite à une tessiture d'une octave à peine. Elle cultive plutôt les climats méditatifs qui lui permettent de modeler langoureusement l'espace et le temps musicaux. Cette manière de phraser où le silence devient musique, et sa voix grave, avec une diction entre murmures et voix parlée, font de Patricia Barber une digne légataire des grandes chanteuses de jazz "alangui" que sont Peggy Lee, Shirley Horn ou Jeanne Lee. Sur CD, cette austérité musicale se trouve épurée à l'extrême; sur scène, Patricia Barber se montre un peu plus anguleuse, en incluant quelques inflexions de rock et en réservant de larges espaces aux improvisations de ses musiciens, bien soudés par deux années de tournées.

L'éthérisme de cette musique laisse suffisamment de

place pour que l'on puisse apprécier un autre élément de l'art de Patricia Barber: ses textes. Il est bien rare de rencontrer dans la musique de jazz des textes autrement plus riches que les usuelles complaints d'amour ou les sempiternelles balivernes du genre "blues in my shoes". Patricia Barber est une amoureuse des mots qu'elle choisit et cisèle

avec discernement. Cérébraux, lyriques, et avec un soupçon de profondeur philosophique, ses textes sont en outre parfumés d'une bonne dose d'humour. Ainsi, même les chansons d'amour prennent une autre couleur. Chez Patricia Barber, la classique déclaration se conjugue alors comme un exercice de raisonnement logique: "Philosophy

engenders a rational man - Descartes would be the first to agree - syllogistically speaking if 'A' is you - and 'B' is me - logical proposition will lead us to 'C'."

Jitz Jeitz



Textes ciselés et chant entre murmures et voix parlée: Patricia Barber privilégie les nuances plutôt que les effets de style.

An evening with Patricia Barber, le mercredi, 27 octobre à l'Atelier, à partir de 20h.